

Nouvelle : la Dame Noire

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **18 (1988)**

Heft 3

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Dame Noire

La Dame Noire! Ah! qu'on en parlait donc avec crainte et tremblement au village, en ce temps-là! La Dame Noire! Ainsi appelait-on la terrible aiguille de granit qui se dressait, sombre et solitaire, parmi les scintillements immaculés des glaciers; mais pour nous, les plus petits, la Dame Noire était une ogresse mangeuse d'hommes. Nous en rêvions par les nuits orageuses, quand nous nous retournions, moites de peur, dans les lits hauts. Elle hantait, cruelle figure aux dents longues, nos heures de fièvre, nos rougeoles, nos oreillons. Combien de jeunes gars avait-elle déjà dévorés? J'osai, un jour, interroger là-dessus ma grand-mère:

— Combien en a-t-elle tués, dis?

Elle hochà sa tête grise.

— Est-ce qu'on sait? Des garçons du village, des hommes de la vallée, des étrangers même, des Anglais, qui ont essayé de grimper là-haut...

J'essayai péniblement de concilier les deux images, celle de l'ogresse insatiable et celle de la cime inviolée.

— On ne pourra jamais y monter, mémé?

— Je ne sais pas! Il paraît que, sur trois faces, la roche est verticale et lisse comme du marbre, et, sur l'autre face, il y a un surplomb infranchissable... L'image de l'ogresse re-

vint: une face cruelle, des doigts crochus...

— Elle en mangera encore, dis?

— Sûrement! Les hommes ont la tête bien trop dure pour renoncer!

Quinze jours plus tard, l'oncle Nicolas, celui qui riait toujours et chantait si bien, était dévoré à son tour. Je me souviens confusément de la cérémonie funèbre: le tintement du glas, les femmes en vêtements noirs, les voix lentes et plaintives des chantres, le demi-jour pathétique de l'église sous le ruissellement d'une pluie d'orage. Ensuite...

Oui, ensuite arriva l'étrange chose. J'étais si jeune que je ne fus guère qu'un témoin curieux et effaré. Beaucoup plus tard seulement, avec l'éloignement dans le temps et l'espace, j'ai reconstruit la singulière histoire.

Je connaissais bien Urs Lercoz, le menuisier; sa boutique se trouvait en face de notre maison et nous, les petits, nous passions des heures enchantées à regarder le grand garçon travaillant le bois: le noyer veiné, le mélèze roux, le pin odorant, le sapin blanc et élastique. Chaque planche évoquait l'arbre, la forêt qui l'avait vu naître. L'atelier était sombre et bas; il avait appartenu au père, au grand-père, à l'arrière-grand-père d'Urs. On y trouvait de fins et merveilleux ou-

tils aux aciers inusables. D'authentiques chefs-d'œuvre rustiques, bahuts, lits, sièges, armoires, étaient sortis des mains de cette génération d'artisans probes et intelligents. Urs ne manquait jamais de besogne: on venait chez lui de toute la vallée.

C'était un grand gars aux larges épaules, à la taille mince. Je me souviens fort bien de son visage au profil aquilin, au teint hâlé. Ses cheveux bruns faisaient des boucles pareilles aux copeaux qui s'envolaient sous son rabot. Quand il riait, il montrait des dents éclatantes, mais ses yeux gris gardaient une expression pensive, rêveuse...

Urs aimait son métier, mais il avait encore une autre passion: celle de la montagne. A vrai dire, cela n'avait rien de surprenant! Les hommes de la vallée devaient avoir cela dans le sang. Tous, guides, chasseurs, braconniers, contrebandiers (la frontière était proche), ils couraient les cimes, souples, silencieux, légers.

A l'époque où la «chose» arriva, Urs était fiancé à la belle Marguerite. On avait joyeusement fêté leurs accordailles à Pâques et ils devaient se marier à Noël. Pour les meubles qui paraient le logis futur, Urs radieux inventait des combinaisons de bois divers, des dessins fantastiques où entraient des

fleurs et des oiseaux. Pour moi, Marguerite était la plus merveilleuse des créatures et elle était en effet bien jolie, mince, mate, brune. Comme toutes les femmes du pays en ce temps-là, elle portait l'ample juge rouge, la blouse blanche, le corselet de velours noir. Ordinairement, elle nouait un foulard bariolé sur ses cheveux, mais, le dimanche et les jours de fête, elle arborait la curieuse tiare dorée retenue sous le menton par des rubans de pourpre.

Chaque matin, en descendant à la laiterie, elle s'arrêtait devant la boutique du menuisier. Urs venait sur le seuil et ils restaient là un moment, se souriant et bavardant à la manière réservée, pudique, de nos montagnards.

Un matin, Marguerite trouva l'atelier fermé. Elle attendit un instant, étonnée, hésitante, dansant d'un pied sur l'autre, puis elle nous interpella:

— Urs est sorti?

Nous ne savions pas, nous n'avions pas vu Urs de la matinée.

— On l'aura appelé pour une réparation! soupira la jeune fille.

Le lendemain, la boutique était toujours fermée. Le joli visage de Marguerite prit une expression de consternation, d'inquiétude. Ma tante Frida, qui étendait des langes sur le balcon, consola la petite.

- Tu sais bien qu'on vient quelquefois le chercher depuis La Trinité, depuis Gabi et même de plus loin. Il lui arrive de s'absenter pour deux ou trois jours. Qu'est-ce que tu dis? Qu'il t'aurait prévenue? Tu as peur qu'il soit malade? Je vais aller voir chez lui.

Personne ne songeait à fermer sa porte à clef; le petit logis où Urs vivait seul depuis la mort de ses parents était propre et bien rangé, mais le jeune homme ne s'y trouvait pas.

- Tu ne vas pas pleurer tout de même, Marguerite? fit ma tante. Tu verras qu'il rentrera ce soir. Ah! ces amoureux, tous les mêmes! Quand tu seras mariée depuis dix ou douze ans et que tu auras une ribambelle de marmots pendus à tes jupes...

Elle haussa les épaules sans achever sa phrase et remonta chez elle pour nourrir le dernier-né qui hurlait à pleins poumons dans son berceau. Cependant, lorsqu'une nouvelle nuit eut passé sans ramener le menuisier, les gens, si lents à s'étonner pour tant, s'étonnèrent un peu, firent des suppositions. Le vieux Valentin, qui avait autrefois donné tant de fil à retordre aux douaniers et aux gardes, ricana dans sa barbe:

- Hé! hé! paraît qu'il y a beaucoup de chamois sur les crêtes cette année! Quand on s'intéresse à une de ces bêtes, on va souvent très loin! Hé! hé! très loin...

- Urs n'est pas un braconnier! cria Marguerite au milieu de ses larmes. Je vous dis qu'il lui est arrivé malheur!

- Peut-être bien! dirent les gens. Mais comment? Urs ne braconne pas, il ne boit pas, il n'a point d'ennemi. De quel côté faudrait-il le chercher?

On était à la fin de juin, l'époque où la montagne est dans toute sa splen-

deur. Les jours sont longs, ruisselants de lumière. Tout ce qui peut fleurir porte corolle; chaque souffle de brise éparpille des pollens et des parfums. Les torrents chantent. Tout vit frénétiquement, les oiseaux, les insectes, les bêtes.

A l'extrémité du village, du côté de l'alpe, il y avait une fontaine où les femmes lavaient leur linge, où l'on abreuvait le bétail. Un soir, la vieille Victoria, qui conduisait sa vache, trouva Urs Lercoz assis sur le bord du bassin. Elle cria de surprise et aussi d'effroi.

- Urs! C'est bien toi ou ton fantôme, Urs? On te croyait mort! Que t'est-il arrivé? D'où viens-tu?

Le garçon releva lentement la tête; sa figure était grise et creusée comme celle d'un vieil homme et ses yeux avaient un regard vague. Il dit d'une étrange voix cassée:

- Je viens de la Dame Noire!

- Tu ne veux pas dire que... que tu as pu arriver au sommet?

- Oui, oui! J'y suis arrivé. Deux nuits et tout un jour je suis resté accroché à une vire sans plus pouvoir ni monter ni descendre. C'était terrible!

Il claquait des dents au souvenir de ce qu'il avait enduré, puis il reprit d'un ton confidentiel:

- Alors, la deuxième nuit, j'ai fait un pacte avec la

Dame Noire et elle m'a permis de continuer. J'ai trouvé une prise.

- Quel pacte as-tu fait? demanda la vieille, palpitante.

Mais Urs faisait seulement des gestes de la main et répétait:

- Une prise où j'ai pu incruster mes ongles comme ça... Une toute petite prise.

Je jouais sur la place, devant l'église, lorsque le menuisier parut, soutenu par deux vieilles femmes; en vérité, il semblait plus âgé qu'elles tant il était affaîssé, épuisé. Quelle émotion dans le village! Les gens mettaient le nez à la fenêtre, puis dégringolaient l'escalier, couraient:

- Voilà Urs Lercoz! Regardez! Voilà Urs! Où l'a-t-on découvert? Comme il est pâle! Urs, que t'est-il arrivé?

- Il vient de la Dame Noire! expliquaient les vieilles, ravies de leur importance. Il a réussi à toucher le sommet!

- Oui, oui! soufflait le garçon. J'ai suivi une fissure le long d'une dalle... Au-dessus de la vire, sur la gauche, il y a une prise: on peut s'accrocher avec les ongles... avec les ongles...

Tous les villageois refluaient sur la place, entouraient le menuisier qui devenait un héros, mais, soudain, les gens s'écartèrent devant la belle Marguerite qui riait et pleurait à la fois, qui criait:

- Urs! Urs! Oh! mon Dieu, merci! Urs, c'est bien toi?

J'étais au premier rang, j'ai vu le brusque recul d'Urs, j'ai entendu son gémissement:

- Ne me touche pas, Marguerite! Va-t-en! Il faut t'en aller, il faut me laisser! Tu comprends...

Il prit un ton mystérieux:

- J'ai promis à la Dame Noire de ne jamais me marier si elle me laissait atteindre la cime!

Marguerite s'évanouit; des femmes s'enfuirent en criant; d'autres se signèrent, terrifiées. On chuchotait:

- Il a perdu la raison, le pauvre gars!

Le curé, qui était là lui aussi, écarta les gens.

- Le malheureux est tellement épuisé qu'il ne sait plus ce qu'il dit. Pensez à ce qu'il a dû endurer là-haut pendant ces jours et ces nuits! Quand il aura mangé et dormi tout son saoul, il retrouvera ses esprits et il pourra nous raconter son aventure. Allez, rentrez chez vous, mes amis! Ne vous inquiétez pas! Et occupez-vous de Marguerite, rassurez-la!

Mais Urs Lercoz ne redevenait jamais vraiment lui-même. Ses outils, ses bois ne l'intéressaient plus. Il se promenait sans but, regardait les cimes, marmottait de petites phrases hachées:

- J'ai fait un pacte avec la Dame Noire... Je me suis accroché avec les ongles... avec les ongles...

Il ne pouvait plus détacher sa pensée des heures terribles qu'il avait vécues là-haut. Marguerite, qu'il avait tant chérie, lui était devenue indifférente. Il mourut d'un refroidissement l'hiver suivant.

Il avait pourtant brisé le maléfica, et d'autres purent grimper le long des flancs sombres de la Dame Noire.

L.M.